

MARIE-ÈVE LACASSE

# LA VIE DES GENS LIBRES

*roman*

ÉDITIONS DU SEUIL

57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX<sup>e</sup>

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

Marie-Ève Lacasse est représentée par Julie Finidori Agency.

ISBN 978-2-02-158318-2

© Éditions du Seuil, avril 2025

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Je crois que les gens qui font le monde sont  
ceux qui ne croient pas en la réalité, par  
exemple, pendant des siècles, les chrétiens.*

Édouard LEVÉ,  
*Autoportrait*

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE REPRESENTATION STRICTEMENT RESERVES A L'EDITEUR

*À Laurent*

Clémence a changé. Cette fois, elle va faire le bien. Elle a commencé par reprendre son nom de jeune fille, le nom caché. Elle s'est accrochée à ce détail pendant ses années de détention. Maintenant divorcée, elle peut redevenir ce qu'elle était au commencement des choses. Au centre pénitentiaire de Poitiers, on l'a bien préparée. On l'a prévenue qu'après un si long moment dedans, dehors, parfois, c'est pire. Pour se consoler, pour ne pas être seule, pour rendre le moment moins tragique, elle aurait pu demander à Arnaud de venir la chercher. Son frère, pendant des années, s'est occupé d'elle à distance, comme il a pu, du mieux qu'il a pu. Il s'est toujours enquis de son confort, tout en clamant publiquement son innocence. Le pensait-il vraiment ? Clémence en a souvent douté ; or son frère a été d'une loyauté à toute épreuve. Il aurait suffi qu'elle en émette le souhait pour qu'il soit là à l'accueillir, à la sortie, avec des fleurs, des gâteaux et des bras. Qu'il la croie

innocente ou non, Arnaud aurait fait ce qu'il faut pour que cette libération soit une cérémonie. Ce n'est pas ce qui est arrivé.

Clémence Robert, nom de jeune fille Thévenin, veut vivre ce moment seule, avec gravité. Elle souhaite que ce souvenir soit le sien, intime, qu'il s'ancre dans la mémoire des grands jours pour que, derrière elle, l'enfer se referme enfin, avec sa bouche gluante. Plus jamais elle ne voudrait revivre ces années d'attente floue, dans l'angoisse des journées sans fin, où le décompte des jours vides rencontrait ses nuits. Plus jamais on ne lui volerait une seconde de beauté, de silence et de vent.

Dehors, le plaisir de l'air qui s'engouffre dans ses poumons, un air de septembre chargé d'humus, la fait hoqueter de surprise. Au loin, les arbres scintillent comme de l'or ; le cri d'un oiseau lui arrache une larme. Le spectacle de la route, de l'herbe séchée, le ciel gris, les voitures indifférentes qui croisent son chemin, tout cela, c'est la splendeur. Elle marche un moment, sans but, en écoutant le bruit des moissonneuses. Clémence Thévenin ne mesure que maintenant le prix exorbitant de sa liberté, de celle qui nous est donnée si facilement, dès la naissance, et que l'on peut vous prendre si violemment. Marcher dehors, sans surveillance et sans but, c'est l'anomalie.

La raison exigerait qu'elle fasse halte au premier arrêt de bus, qu'elle attende qu'on l'emmène. Mais rompre l'élan de sa marche lui est impossible. Elle voudrait continuer tout droit, toujours, poursuivre sa route jusqu'à la côte, jusqu'aux landes de bruyère, voir la fin de la terre, entrer dans la mer. Maintenant qu'elle peut se rendre partout, par où aller ? Cette indécision lui procure un vertige délicieux. Dans son dos, l'air gonfle les pans de son imperméable qui se soulèvent comme des ailes. Elle rit sur le chemin sec, follement étonnée par la caresse de l'air qui pourrait la soulever. Oui, elle veut s'envoler, au-dessus des champs, de la prison, des nuages, et embrasser cette vastitude. C'est fou. C'est beau.

À la gare, en même temps que son billet de train, elle achète les journaux et se réjouit qu'aucun d'entre eux ne mentionne sa sortie. Les mêmes journalistes qui lui ont consacré des dossiers, des portraits, des analyses, les mêmes experts qui ont témoigné contre elle n'ont plus rien à dire désormais. Clémence Thévenin a fait sa peine, mais le mot n'est pas assez fort pour dire ce que c'est. Sa personnalité a été tellement décryptée dans tous les sens que son cas, espère-t-elle, a fini par lasser.

Elle se demande toutefois si des passants attentifs, happés par son visage étrangement familier, peuvent

la reconnaître. Est-ce qu'une fois dans le train, des familles changeront de wagon à sa vue ? Fait-elle peur ? Mais personne ne lui prête attention. Elle n'existe plus, et la joie de l'anonymat lui procure un profond soulagement. Plus aucun regard ne se pose sur elle. La détention, avec sa violence, l'a réintégrée à la multitude, à la somme des vies ordinaires qui ne connaissent ni le maelström de la presse à scandale ni la honte d'être assise sur le banc des accusés. Elle s'émeut de tous ces gens, autour d'elle, qui voyagent sans craindre leur infâme voisine. Eux vivent dans l'innocence, sans connaître l'envers de la société, là où l'on enferme ceux qui menacent l'équilibre de la cité. Eux n'ont aucune idée de ce que veut dire concrètement *privation des libertés* alors que Clémence possède ce savoir précieux. Elle observe : des mamies esseulées qui se parlent à elles-mêmes, murmurant des choses étranges. Des jeunes cadres penchés sur leurs ordinateurs, pas encore en crise de la quarantaine. Des parents gênés par les pitreries de leurs enfants. Est-ce que, parmi eux, quelqu'un connaîtra un jour le monde duquel elle arrive, dans la nuit des lois ?

En croisant son reflet dans la vitre, elle remarque que sa fierté d'avant s'est effacée. Ses traits se sont affadis. Son port de tête altier est un vieux souvenir, tant son dos s'est arrondi sous le poids de la culpabilité.

Clémence Thévenin n'est plus la même. Les années de détention se sont imprimées sur son corps. Elle s'est tassée, et se voit désormais comme une ombre, meurtrie par la honte. En remettant le pantalon et le chemisier qu'elle a quittés au moment de sa mise sous écrou, elle a cru enfiler les habits d'une autre. En trois ans, elle a vieilli de dix. Elle ne se trouve plus belle, comme si un processus d'enlaidissement s'était mis en route en prison, déformant méchamment son visage. Dès les premiers mois de sa détention, elle a présenté des signes de dépression, perte de cheveux, dents déchaussées, insomnies, folie légère. Le temps passé en cellule, allongée, à supporter les autres, les cris, le bruit incessant, mais aussi le fait d'obéir à des horaires, à des ordres constants, se soumettre enfin, à toute heure du jour et de la nuit, l'ont métamorphosée en profondeur, la rendant servile et rongée par le doute, enfermée non seulement dans les murs mais en elle-même. Son abattement se lit à chaque clignement des paupières. Elle est devenue autre ; la prison l'a eue.

D'autres détenues, plus courageuses peut-être, plus sensibles à leur instinct de survie, se rebellaient de temps en temps. Elles se défendaient en cognant, et c'était une meilleure idée que de retourner la haine contre soi. Clémence Thévenin, elle, n'en avait ni l'énergie ni la force. Dans l'espace forclos de la prison, elle s'était révélée soumise et silencieuse, étouffant tous

ses désirs d'insurrection. Sa peine, s'était-elle souvent dit, était justifiée.

Le contrôleur arrive, demande les titres de transport, son « Bonjour ! » la fait sursauter comme toute personne ayant autorité sur elle désormais. On ne sait jamais. Autour d'elle, un petit monde s'agite pour chercher le billet dans le sac, dans le téléphone, dans la poche. Elle sort le sien, vérifie dix fois qu'il est valide, s'attarde à la lecture de son ancien nom. Le contrôleur flashe le code et dit « merci », jusqu'ici rien d'anormal. Il s'adresse au passager suivant, et c'est comme si ce simple geste, sans remarque, sans regard, sans égard non plus, l'avait réintégrée à la société civile. Autre nom, autres droits. Dehors, la beauté des paysages gris et vert, les champs où elle avait rêvé de s'évader s'offrent à sa vue de façon impudique et totale. L'horizon est lointain, comme s'il épousait la rondeur de la Terre ; rien pour empêcher le regard de se projeter, rien d'autre que des collines et des bottes de foin à l'infini, avec ces mondes agricoles immémoriaux, granges, saisons et chevaux. Qui es-tu maintenant, Clémence Thévenin ? Que vas-tu faire du reste de ta vie, de ce sursis ? Arriveras-tu à être heureuse ? À jouir de ce que tu as ? À te sentir légitime de vivre ? À mener une existence tranquille ? Sauras-tu faire ? Sans te détruire ? Sans vouloir te venger, ou crever tous les matins ?

Une famille, assise à sa droite, s'apprête à déjeuner. Clémence est rassurée par sa présence. À ses côtés, elle peut de nouveau faire partie du monde paisible qui veut surtout le rester. Sauf que la tranquillité apparente se trouble rapidement ; les enfants se disputent et l'un des deux jette vers elle sa peluche, qui virevolte jusqu'à ses genoux. Elle tend le jouet au petit garçon, qui se raidit à sa vue, comme gêné par son propre spectacle, réalisant qu'il était observé. Tous deux s'étonnent de cette soudaine reconnaissance. La mère la remercie d'un regard complice. De cette ambiance toute banale naît entre eux, le temps du voyage, un climat de douce sollicitude ; et c'est ainsi que, sans même s'en rendre compte, Clémence Thévenin est retournée dans la vie des gens libres.

Elle avait fêté ses cinquante ans en prison, quoique le mot « fête » soit un peu fort. Malgré cette coupure dans la trajectoire de sa vie, elle est persuadée que quelque chose peut encore se produire. On lui avait souvent parlé de sa « réinsertion », comme on dit au centre pénitentiaire. Ces herbes hautes, ces fermes, ces cours d'eau et ces forêts, lui en donnent la preuve. Le monde est immense et une énergie vitale, partout, permanente, l'appelle, venue de sous les pierres. Il lui suffira d'être une autre, voilà la solution, pour vivre, pour survivre jusqu'à la fin. Son corps, déjà, est changé

de fait ; elle n'aura plus qu'à adapter l'intérieur à l'extérieur, et croire de tout son cœur à cette vie nouvelle, pour se donner l'autorisation d'exister encore plus longtemps et plus fort.

À la vue des premières vignes, elle sait qu'elle est enfin chez elle. Bienheureuse Gironde. Pour ne pas sombrer, Clémence Thévenin s'est souvent réfugiée dans son maquis intérieur, et ces paysages en font partie. Il y a eu peu de souvenirs heureux mais ce peu est là. La vie bonne, elle l'a connue à partir de la trentaine, avec son mari, Benoît, et son fils Martin ; elle a aussi aimé ses études de médecine, prenantes et exaltantes. Pendant les premières années de son mariage, la vie quotidienne, avec sa répétition, avait été marquée par le bonheur. Rien ne valait ces moments-là. Ce monde intérieur a été sa seule richesse. Combien de fois les cartes postales de sa jeunesse ont-elles défilé sous ses yeux, lui rappelant qu'elle avait été, un jour, cette femme sur une serviette de plage, avec un chapeau, partageant une glace à la cerise avec son fils de cinq ans ?

Se tuer aurait été plus simple. C'est assez facile à faire en prison, et encore plus quand on en sort. On a toutes les raisons du monde de vouloir se pendre – les juges, la société, ceux qui vous ont mis au trou deviennent l'image du Mal. Il faut avoir un fort

instinct de survie pour ne pas l'envisager sérieusement, d'autant plus que tout, en taule, vous pousse au suicide, dans une sorte de rééquilibrage pervers de la surpopulation carcérale. Mais Clémence Thévenin avait accumulé assez de joie au fond d'elle-même pour ne pas céder. « Nous arrivons ! Avez-vous bien pris toutes vos affaires ? » dit une voix mielleuse dans le micro du train. Elle n'a pas de valise, seulement un petit sac, et l'oublier lui serait bien égal. Où aller ? Qui suivre ? Que devenir ?

Elle s'imagine être la grand-mère de la famille à sa droite, sur qui elle veille intérieurement. Elle aimerait que les autres voyageurs la prennent pour telle, mais sur le quai, les quatre s'éloignent à toute vitesse, avec leurs bagages et leur vie joyeuse. Au revoir, petite famille. À Bordeaux, si les rues lui sont familières, tous les commerces et les restaurants ont changé ; en trois ans, beaucoup de cafés ont fermé, et nombre d'enseignes ont été remplacées par d'autres. Il lui semble arriver d'une autre planète, et ce sentiment d'étrangeté lui plaît.

Elle pourrait s'asseoir à une terrasse et regarder tranquillement le théâtre de la ville, mais le bruit des percolateurs, l'odeur des tartines beurrées et le soleil qui frappe les murs l'éblouissent et la mettent mal à l'aise. Comment jouir de tout cela si vite, d'un

coup, simplement ? Même si Clémence Thévenin a le sentiment que tout cela est à elle, qu'enfin elle y a droit, qu'elle peut regarder les choses telles qu'elles s'offrent et jouir de leur douceur, la tache reste. Rien ne sera plus comme avant. Voilà ce que la prison produit, dans son scandale de maltraitance. Quand on a trempé dans autant d'humiliation, on n'en sort jamais propre. Y a-t-il vraiment quelque chose de bien qui puisse advenir d'une telle punition ? Qui peut réellement imaginer que les détenus en sortent apaisés et comme guéris ? Le système carcéral, et elle est bien placée pour le savoir, ne redresse personne. Il vous déshonore et vous rend confus, porteur à jamais d'une honte dont vous ne savez que faire. Il faut vivre avec l'opprobre ; plutôt que le cacher, certains vont jusqu'à se tatouer le visage pour le revendiquer. Elle, elle sera autre, méconnaissable.

Son immeuble apparaît au bout de la rue. Son nom n'est plus sur la boîte aux lettres, qui porte celui des derniers occupants. Heureusement qu'Arnaud s'est occupé de tout ça. L'administratif, trouver des locataires, payer les factures courantes, entretenir. Elle lui avait donné son accord pour la vente de son appartement, qui venait d'être conclue. Les dettes seront payées, mais elle n'aura plus de maison. Voilà qui accélère les choses, dans sa transformation intime.

C'est ainsi qu'Arnaud avait pris soin d'elle, de loin. C'était déjà beaucoup. Sans oublier les visites au parloir, tous les samedis. Le code de l'immeuble a changé, l'ascenseur est en panne ; Arnaud lui a déjà dit tout cela. Elle sait, et pourtant, le vivre, ce n'est pas pareil. Dans l'intervalle, la gardienne, décédée, a été remplacée par une société d'entretien. Elle n'a pas pu lui dire au revoir. Sa loge, qui appartenait à un voisin richissime, a été transformée en studio pour étudiant.

Elle entre, monte l'escalier recouvert d'un tapis bleu roi, retenu par des tringles en laiton. Pourvu qu'elle ne croise personne. Au moment où cette pensée la traverse, un jeune couple de trentenaires la salue poliment, et leur indifférence est comme une absolution. Peut-être qu'on lui foutra vraiment la paix, même ici, à Bordeaux où elle connaît tout le monde ? Peut-être que, pendant une semaine, elle pourra revivre là comme avant, sans croiser des regards qui la jugent, des bouches qui se pressent de lui demander : « Alors, la prison, c'était comment ? » Pour eux tous, c'est bien la destination la plus exotique du monde. Elle, elle a franchi le Styx. La peur de voir un graffiti sur sa porte, des insultes dans son courrier, des menaces sur son répondeur, la fait trembler si fort qu'elle a du mal à tourner la clé dans la serrure.

À l'intérieur, rien n'a bougé ou presque. Arnaud a arrangé les choses pour que son joli trois-pièces soit le plus neutre possible. Plus de photos aux murs ; plus d'objets personnels. Il a mis toutes ses affaires dans un placard fermé, pour que les locataires se sentent comme à l'hôtel, dans un de ces décors aseptisés qui meublent la planète, dans le style suédois propre. Elle retrouve néanmoins l'ambiance, la lumière, et quelques objets adorés d'autrefois : la table en bois, où elle aime tant s'asseoir le matin, avec un thé. Son lit, grand et confortable. Le bureau devant la fenêtre. L'essentiel. Dans la cuisine, Arnaud a laissé un mot gentil, avec un bouquet de tulipes : « Salut sœurette. Je passe te voir ce soir en rentrant du boulot. Marta t'a cuisiné quelque chose, c'est au frigo. On t'aime. » Peut-être qu'ils lui pardonneront un jour. Près de la lettre, Arnaud a déposé une petite clé, celle du cadenas du placard où se trouvent ses affaires.

L'idée de ne jamais l'ouvrir la traverse. Elle y pense en mangeant les aubergines de Marta, les yeux plongés dans la vision hypnotisante de la place du marché en contrebas. Beauté de l'effervescence, de la vie qui se démène, des gens qui se pressent, s'affairent, s'occupent. Désormais, ses journées ne seront plus rythmées par la discipline imposée et la peur de s'en écarter. Elle mange le plat avec gourmandise ; rien à voir avec les plateaux

en Inox et leur bouillie qu'elle a bouffée à contrecœur pendant des années. De tout cela, des repas à heures fixes et de la promenade, il ne reste rien. Clémence n'a plus à suivre le programme, à être soumise au rythme carcéral. Elle peut disposer de l'immensité de son temps, et cette pensée lui donne le vertige. Elle peut faire ce qu'elle veut, mais elle n'a qu'une envie : prendre une douche, nettoyer tout son corps et même gratter jusqu'au sang, faire mousser ses cheveux, brosser ses dents et ses ongles, faire disparaître la crasse et tous les mauvais souvenirs. Elle voudrait boire des choses acides, du citron pressé, croquer dans des agrumes, lécher du vinaigre. Frotter l'intérieur avec un gant, ses organes vitaux, son cœur avec du savon.

Elle enfle son vieux peignoir, marche pieds nus sur le parquet, et se décide à prendre la clé du placard. Quand elle la glisse dans le cadenas, ses souvenirs, par la vision des objets, reviennent en rafales. Ses vêtements, ses choses d'avant, témoignent sans équivoque de la femme qu'elle était autrefois. Oui, elle a été cette personne que les psychiatres ont décrite comme autoritaire et dominatrice, traversée par des pulsions sadiques, prenant plaisir à abuser de la candeur des plus faibles. Oui, elle s'est convaincue d'être à la fois toute-puissante et innocente, puisque toujours au service des autres, dans le but de « faire le bien », qui avait été sa ligne de défense.

Le contenu du placard lui apparaîtrait aussi incongru que si elle entrait dans une loge de théâtre. Elle découvre la panoplie d'une Clémence Robert qui s'est autorisé cela, et dont la personnalité, le mode de vie, se lisent comme un livre, par les habits. Les robes, la prétention des modèles, des matières, la préciosité des étoffes, les blouses en soie, les pulls en cachemire, les pantalons en laine, les chaussures en cuir de toutes les couleurs, les bas, les sous-vêtements en dentelle, les accessoires discrets, les boucles d'oreilles en or, les bagues, les parfums aux effluves de tubéreuse, tout cela était la preuve absolue de sa vanité. Oui, elle avait été cette femme au train de vie dépensier et cosssu.

Plaçant une blouse en satin blanc à gros pois noirs sur sa poitrine, se mirant dans la glace, elle se dit qu'elle ressemble à un clown. C'était grotesque. Comment a-t-elle pu porter des choses aussi extravagantes, comme ce pantalon rouge vif ou ces chemisiers fuchsia ? Si elle les reportait, elle redeviendrait la femme d'avant, la criminelle. La décision de jeter la totalité de ces vêtements, les bijoux et les montres avec, se fait sans état d'âme. C'est comme mettre à la poubelle des détritissés, des épluchures. Sa trousse à maquillage avait aussi conservé intacts, comme dans un sarcophage, les cosmétiques nécessaires à son accoutrement d'autrefois. Rouges très vifs, mascara noir et vernis cramoisis.

Elle jette tout dans la poubelle. Désormais Clémence se contentera du plus beige, du plus neutre. Du plus moche. Elle remplit trois sacs à ras bord, se débarrasse de ses manteaux et même du manchon en vison, taillé dans le manteau de sa grand-mère. Rien n'a d'importance, rien n'a de valeur. Ces objets, auxquels elle a été si attachée autrefois, lui font maintenant horreur.

Sur l'étagère du placard sont rangées des boîtes d'archives contenant des dossiers et des papiers officiels dont un rien que pour le procès des « bébés Ino-Syntax » et de nombreuses coupures de journaux – à l'époque, la presse l'avait gratifiée du doux surnom de Docteur Frankenstein. Tout le reste a été saisi par la justice pendant les perquisitions. À la vue de ces papiers, elle ferme le placard, donne un tour de clé et la glisse dans sa poche. C'est fini, c'est fini, c'est fini. Est-ce bien fini ? Elle voudrait qu'on lui assure que c'est vraiment terminé ; qu'un coup de fil, qu'un défilé de policiers, n'arrivera pas subitement pour l'arrêter de nouveau. Terrassée par la fatigue, elle s'effondre sur son ancien lit et passe la main sur les draps, émue de retrouver le parfum simple et rassurant de la lessive, et le toucher si frais des fils de coton.